

Rencontre – dédicace samedi 14 décembre 2019 à 17h00
Maison de quartier Madeleine Champ de Mars

Il est inhabituel de publier, comme un recueil de poèmes, des chansons. En général, on achète un disque et en plus vous avez les textes des chansons, des photos, etc. Ici, les éditions Des sources et des livres innovent à nouveau et inversent un peu le procédé. C'est que les chansons de Stéphane Lorit ont une vraie valeur non seulement poétique – on peut dire ça de pas mal de chansons, en réalité – mais une valeur de poèmes, à part entière.

Bien des gens écrivent, ou croient écrire des poèmes. Alors que ce sont en réalité des chansons. Mais pourquoi opposer deux formes qui empruntent à une même tradition, et le plus souvent à de semblables règles ? Même sans alexandrin ou octosyllabe, la métrique existe, la métrique règne pourrait-on dire. Le rythme est au cœur de tout poème, le rythme, c'est le battement de cœur du poète, c'est la pulsation intime, que lui-même, ou elle-même, ignore d'ailleurs le plus souvent ; et précisément, le poème la lui révèle. Et la révèle aux autres. Aux autres battements de cœur, aux autres pulsations intimes, qui peuvent, dès lors, y faire rencontre. Bien des gens écrivent des poèmes qui sont en réalité de belles chansons. Mais sans musique pour aller jusqu'au bout du chemin, et c'est peut-être dommage.

Il en est d'autres qui écrivent, ou pensent écrire des chansons, alors qu'en réalité, insensiblement et sans effraction, ils ont tout bonnement poussé la porte du poème. Une porte déjà ouverte, en réalité, mais cette porte a ceci d'étrange qu'elle semble obéir aux processus des rêves, c'est-à-dire qu'on en passe le seuil sans bien s'en rendre compte et que de l'autre côté c'est un paysage qui, tout en étant autre, garde pourtant un caractère familier, comme en un double espace-temps miroir.

Il se trouve que Stéphane Lorit ne prétend pas à la poésie. Il travaille, il avance dans les mots et dans les notes, comme dans une mine assez fabuleuse où il arrive qu'une seule pépite suffise à crever le ciel d'une inextinguible Voie Lactée (« ô sœur lumineuse » – Apollinaire). Il ne prétend pas à la poésie, et pourtant j'entends le poème dans ses chansons, depuis déjà quelques années que je l'écoute. Avec la publication de ce livre, le poème de la chanson, on peut donc le lire. Le grand poète Edmond Jabès a une très belle parole(1), que j'aime à me répéter : « L'écrit n'est pas un miroir. Écrire c'est affronter un visage inconnu ». Comme si le miroir et l'écrit relevaient d'action essentiellement opposées, sinon contradictoires. Comme si l'écrire, mouvement sauvage et ordonné, courait le risque de se figer dans l'action du miroir. Singulière et clairvoyante pensée ! Le miroir n'a à nous proposer que du connu, mais il est aussi des miroirs brisés.

Sans aller plus loin, on peut donc dire que le poème, l'écrire du poème n'est pas un miroir, ou que, s'il était miroir, ce ne serait que pour le fendre et il serait miroir brisé. Oui, dans tout poème, aussi bien qu'il y a quelque chose de caché, il y a quelque chose de cassé. Quoi, du cassé et du caché est le plus imperceptible, le plus manifeste ? La brisure du miroir, c'est le poème même, dans son indétermination, faite de hasard et de pêche miraculeuse, cet « heureux moment » que les Grecs nommaient *kairos*. À les entendre ou à les lire, Les chansons poèmes de Stéphane Lorit se révèlent bien comme des agents actifs de cette brisure, indélébile.

Ce qui est peut-être troublant aussi dans une telle publication, c'est la dualité qu'elle révèle (gardons en tête cette notion d'espace-temps miroir). Dualité dans le sens où elle permet ce qu'un recueil ordinaire de poèmes ne permet pas, ou plus difficilement : ce va-et-vient entre mots et musique, entre mot du poème, et mot de la chanson, c'est-à-dire de la musique. C'est une richesse remarquable pour l'esprit et la sensibilité. Il y a un arbitraire de la musique qui répond au hasard décisif (ou objectif aurait précisé le surréaliste André Breton) de la parole poétique. Un des paradoxes de cette dualité, et non des moindres, est qu'elle alimente les formes d'un dialogue aussi inopiné qu'affirmé entre mots et musiques. Peut-être en raison de ce paradoxe, certains refusent la musique au poème (je veux dire au poème qu'on interprète en chanson), comme si les mots se trouvaient fondus, englués, dilués et même évaporés dans la musique. Ils ne comprennent pas, ou ils ne sentent pas, que les mots ne se fondent pas. On peut

confondre un mot avec un autre, on ne peut les fondre. Et d'ailleurs des mots résistent à la musique, comme s'il fallait leur demander – quoi ? Leur accord. En fait dans la musique, et ici dans l'interprétation chantée du poème, les mots trouvent une nouvelle incarnation, une nouvelle inscription, une neuve scription. Ne plus les y reconnaître est quelquefois le plus beau signe de reconnaissance.

Mais tout cela est un peu trop théorique.

Car Me voilà rue Louis blanc apporte bien autre chose que la démonstration de ce que je viens d'esquisser un peu rêveusement, rêvassement, même. Stéphane Lorit a le talent de capter les scènes du quotidien, et de leur donner une résonance sensible dans une histoire dont le sens émeut, tout autant qu'il grandit. Son écriture sait jouer aussi bien avec le rythme du vers, que tisser des images, éveiller l'émotion comme on ranime la braise sous la cendre qu'on croyait refroidie. Si on décèle souvent une profonde tendresse, un cœur qui aime l'humain, le vivant, un regard de qualité et de lucidité sur ce qui l'entoure, ce n'est pourtant pas sans que perce ici et là une inquiétude fondamentale. Ses textes expriment donc aussi une forme de conscience tragique de nos destinées, qui parfois peut aller jusqu'à laisser en suspens le jugement ou la conclusion qu'on serait tenté, hâtivement, de porter. La beauté de ses textes, comme de ses mélodies, reflète bien une tonalité particulière de son attention aux êtres et aux choses de ce monde. Et comment, sans cela, pourrait-il donc trouver nos chemins de cœur, et nous toucher, et nous livrer, en toute confiance et en pleine confiance, ce simple et merveilleux aveu : « Me voici... Me voilà rue Louis Blanc »... ?

Éric Simon 14 déc. 2019
(lendemain d'un vendredi 13 !)

1 En épigraphe de *Le petit livre de la subversion hors de soupçon*